

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc.. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



1878.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

LE FOYER DOMESTIQUE,

Journal Religieux, Littéraire, Historique et Agricole.

UN MORCEAU DE
MUSIQUE
CHAQUE MOIS.

Les lettres doivent être adressées à Mr. l'Administrateur du *Foyer Domestique*, à Ottawa.

3e Année.—No. 24.

OTTAWA

Jeudi, 13 Juin 1878,

ABONNEMENT

\$2 par An,

PAYABLE D'AVANCE

ou

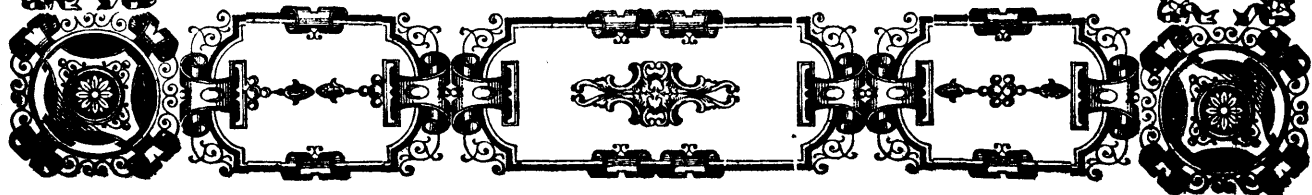
\$3 dans le cours de l'année.

Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

SOMMAIRE.

	PAGES.		PAGES.
Littérature.		Rédaction (Suite.)	
Le Luth de la Montagne, par BIBAUD.....	277	A propos de M. Gambetta.....	285
Poésie.		La St. Jean Baptiste.....	286
L'Arbre mort par PROSPER BLANCHÉMIN.....	282	Départ du Gouverneur.....	286
Rédaction.		Un poids raisonnable.....	286
Etats-Unis.....	282	Nouveaux Agents.....	287
Lord John Russell.....	283	Nouvelles Religieuses.....	287
Allemagne.....	284	Nouvelles Diverses.....	287
L'Erreur en Orient.....	285		

Pour les ANNONCES, voir le Couvert.



BULLETIN DES ANNONCES.

Comme le *Foyer Domestique* pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DU *Foyer* les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la 1ère insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

ENFIN !

Nous avons atteint les plus bas prix. Nos **Orgues** et nos **Pianos** entièrement neufs et garantis pour cinq ans, sont à la portée de tous les bourses.

LES

Meilleurs Instruments,
AUX PRIX
LES PLUS RÉDUITS.

Pianos et Orgues
de la Maison

“ **CORNISH** ”

L'élasticité de touche, la pureté du son et la beauté de construction de ces instruments ne peuvent être surpassées.

Il ne vous en coutera rien

pour les essayer. Nous les envoyons à l'épreuve pour dix ou quinze jours et nous payons le transport, aller et retour s'ils ne sont pas tels que nous les représentons. Nous ne vous demandons pas d'argent, avant que vous n'avez constaté que l'instrument est bien tel que nous le décrivons. Demandez-nous notre nouveau catalogue illustré.

CORNISH & CIE.,
Washington, New Jersey.

F. Martineau,
PEINTRE et VITRIER,

Nos. 501 et 505,

RUE Ste. CATHERINE,

A toujours en mains un assortiment complet

d'Huiles,
Peintures,
et vitres,

de toutes espèces et qualités qu'il vend à des conditions favorables, et à des prix extrêmement réduits.

On sollicite une visite.

Montréal, Janvier 1878.

CHANTS D'ÉGLISE.

Un **Sanctus**, Chœur à deux voix, avec accompagnement d'orgue est mis en vente à l'imprimerie du *Foyer Domestique*.

Aussi
Prosternez-vous ! Cantique pour l'Elevation.—Grand Chœur avec Duo.

PRIX :—50 Cents pour 12 copies.
Ottawa, 1er Juin 1877.

Les Machines à Coudre

SINGER

281 Rue Notre-Dame,

Montreal.

La nouvelle *Machine à coudre des Familles* de la Compagnie manufacturière *SINGER* dépasse toute concurrence, et le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de constater le nombre considérable de *Machines à coudre* vendu durant ces quelques dernières années, savoir :

En 1871, la vente fut de	181,260
En 1872 do do	219,758
En 1873 do do	232,444
En 1874 do do	241,679
En 1875 do do	249,852

Ce simple aperçu fait assez voir combien les *Machines à coudre* de la fabrique *SINGER* sont populaires, puisque la vente va toujours en augmentant, chaque année.

Cette nouvelle *Machine à coudre des Familles* peut exécuter une quantité d'ouvrage que l'on croyait autrefois impossible de faire à la machine. Nous prétendons et sommes en mesure de prouver que c'est la moins chère, la plus belle, la plus délicatement arrangée, la plus parfaitement agencée, la plus facile et la moins fatigante à manœuvrer de toutes les machines à coudre des familles. Elle est remarquable non seulement pour l'étendue et la variété de sa couture, mais aussi à raison de la diversité des tissus avec lesquels elle exécute des coutures également faciles et parfaites, car on peut employer le cordonnet de soie, le fil de toile ou de coton, tenu ou épais, et dans tous les cas on obtient le *point élastique fermé intérieurement*, égal des deux côtés de l'étoffe cousue. Ainsi l'on peut coudre du castor ou du cuir, avec beaucoup de solidité et une parfaite uniformité de points ; et le moment d'après cet instrument infatigable peut être ajusté pour de fins travaux sur la gaze ou les fils de la Vierge, ou pour remplir la tarlatane, ou pour froncer, ou pour presque tous les autres ouvrages exécutable avec des doigts agiles.

Quelle que soit l'espèce de la machine des familles, elle est livrée (sans augmentation de prix) avec un *Ourlleur et Tresseur*, un *Tournevis*, un *Bidon* plein d'huile, une douzaine d'*Aiguilles* assorties, une *Aiguille plaquée* extra, et des *Instructions* pour se servir de la machine à coudre.

Pour plus amples détails, voyez nos *Circulaires* illustrées, que nous fournissons sur demande.

En commandant l'achat des machines, il faut indiquer leur *Espèce* et leur *Prix* assez clairement pour prévenir toute possibilité d'erreur. Toute commande doit être accompagnée du montant du prix, à moins que l'acheteur ne préfère payer sur livraison, quand l'expédition est faite par l'Express.

S'adresser à l'Agent,

281, Rue Notre-Dame,
MONTREAL.

MACHINES A COUDRE

DE

WHEELER & WILSON,

Nos. 1 et 3, Place d'Armes,
MONTREAL.

Médailles obtenues des Grandes Expositions Universelles de Londres (1862) Paris (1867), Vienne (1873), et Philadelphie (1877).

Les *Machines à coudre* de *Wheeler & Wilson* sont adaptées à toutes sortes de couture de famille, habillements militaires et pour l'usage des couturières, Modistes, Tailleurs, Manufacturiers de Chemises, Collets, Basques, Manteaux, Mantilles, Vêtements, Chapeaux, Bonnets, Corssets, Chaussures, Parapluies, Parasols, etc. Ils travaillent aussi bien la Soie, la Toile, la Laine et le Coton, avec du fil de soie, de coton ou de toile. Ils cousent, piquent, plissent, ourlent, rabattent, cordent, braident, bordent et exécutent toutes sortes de coutures, faisant un beau point sur les deux côtés de l'article cousu.

Les *Qualités* qui les recommandent sont :

1. Beauté et excellence du point, semblable sur les deux côtés de l'objet cousu.
2. Force, fermeté et durabilité du point, qui ne s'effilera ni se découdra.
3. Economie du fil.
4. Application d'un rang large au besoin et suivant les matériaux.
5. Solidité et élégance de modèle et de perfection.
6. Simplicité et perfectionnement de construction.
7. Rapidité, facilité d'opération et de direction, et tranquillité de mouvement.

S'il y avait quelque inconvénient pour l'acheteur à visiter les salles de vente, l'ordre pourrait être envoyé au bureau et il sera rempli fidèlement, comme si le choix avait été fait personnellement.

Les *Machines* sont envoyées dans toutes les parties du pays avec instruction entière qui permettra à la personne la moins expérimentée d'opérer sans aucun trouble ou difficulté.

L'argent en fonds courants ou en traite doit accompagner l'ordre. Cependant les machines peuvent être envoyées, le paiement devant être collecté sur livraison, s'il y a assurance satisfaisante qu'il sera fait alors. Les intérêts de la Compagnie ne cédant la place à aucun acheteur de machine, dans leurs opérations pleines de succès, elle se tient prêt à donner toute assistance nécessaire aux pratiques, par correspondance ou autrement, pour notre fidélité à cet égard nous en appellons aux milliers qui se servent de nos machines.

Nous adressons nos catalogues illustrés à tous ceux qui en font la demande. S'adresser à l'Agent

Nos. 1 et 3, PLACE D'ARMES, MONTREAL.

C. B. MAJOR,
AVOCAT,
PAPINEAUVILLE, P.Q.

ABONNEMENT.

Ce Journal paraît le JEU-
DI, et l'abonnement com-
mence avec l'année, payable
d'avance, comme suit :

CANADA.....\$2.00

ETATS-UNIS...\$2.20

EUROPE.....\$4.00

Pour ceux qui ne se
conforment point à
cette règle, l'abonne-
ment est de \$3.00, pay-
able à la fin de l'année.

DIEU.—PATRIE.—FAMILLE.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la
rédaction ainsi que la cor-
respondance se rattachant
aux abonnements, envoi
d'argent, annonces,
impressions, &c., &c.
doit être adressé à
Mr. l'ADMINISTRA-
TEUR du *Foyer Do-
mestique*, à Ottawa,
franc de port.

LE

FOYER DOMESTIQUE,

Journal Religieux, Littéraire, Historique, Agricole et de Tempérance.

E. GERVAIS, Rédacteur-en-Chef.

Littérature.

LE LUTH

DE LA

MONTAGNE.



U sommet le plus élevé de
ces hautes montagnes
qui dominant la ville de
B... je contemplais le pay-
sage immense, offert de tous
côtés à mes regards. J'étais
seul. J'avais laissé mon fidèle
A*** dans la ville voisine ;
avec ordre de ne m'attendre qu'au
bout de trois jours, que j'avais desti-
nés à parcourir ces lieux romantiques.
Vers le pied de la montagne, je décou-
vrais un hameau qui m'assurait un
asyle pour la nuit. Ainsi libre d'in-
quiétude, et tout entier à mes sensa-
tions, je laissais égarer mon esprit dans
la foule de ses vagues pensées, et ma
vue dans les variétés d'une perspective
admirable. Bientôt les derniers chants
des oiseaux m'avertirent, qu'il fallait
songer à la retraite. Déjà le soleil
caché derrière le dos de la montagne
opposée, ne frappait de ses rayons d'or
que les nuages flottants sur la cime
chévelue des arbres qui la couronnent.
Je descendais lentement, avec le re-
gret de voir se rétrécir à chaque pas ce
vaste horizon, dont mes regards ne
pouvaient d'abord embrasser l'étendue.
Le crépuscule commençait à les couvrir
de ses ombres transparentes, qui se
rembrunissaient par degrés, jusqu'à ce

que la reine des nuits vint de nouveau
les éclairer des traits argentés de sa
lumière. Je m'assis un moment pour
jouir encore de ce spectacle. Les nua-
ges s'étaient dissipés. Rien n'inter-
ceptait mes regards dans toute l'éten-
due des cieux. Je parcourais d'une
vaste pensée ces espaces intinis. Mes
yeux éblouis par les balancements de
la terre, et par les feux étincelants des
étoiles, allaient se reposer sur le bien
calme et pur du firmament. L'air était
frais, sans que le moindre zéphyr l'agi-
tât de son souffle. Toute la nature
était plongée dans un profond silence,
animé seulement par le murmure léger
d'une source lointaine. Etendu sur la
mousse, j'aurais peut-être attendu dans
une agréable rêverie le retour du so-
leil ; lorsque les sons d'un luth, mêlés
aux accents d'une voix ravissante, vin-
rent frapper mon oreille. Je pensais
d'abord que mon imagination se jouait
de mes sens enivrés, et j'éprouvai le
plaisir de me croire transporté par un
songe dans un séjour d'enchantement.
Cette douce illusion fut bientôt com-
battue par des sons nouveaux. Un
luth sur la montagne ! m'écriai-je en
me levant incertain encore. Je tournai
les yeux du côté d'où partait la voix.
J'aperçus à travers la verdure noirâtre
des arbres, les murs blanchis d'une
cabane peu éloignée. Je m'en appro-
chai, le cœur palpitant. Quelle fut
ma surprise en voyant un jeune paysan
tenant dans ses bras un luth qu'il tou-
chait avec la plus grande légèreté ! Une
femme assise à sa droite, le regardait d'un
œil plein de tendresse. A leurs pieds,
sur le gazon, étaient dispersés de jeu-
nes garçons et de jeunes filles, des fem-
mes et des vieillards, tous dans une at-
titude d'admiration et de recueillement.

Quelques enfants vinrent devant moi, me regardèrent, et se dirent l'un et à l'autre : qui est ce Monsieur-là ? Le joueur de luth se retournait lentement sans s'interrompre ; mais je ne pus résister au premier mouvement de mon cœur. Je lui tendis la main : il me donna la sienne que je serrai avec transport. Tout le monde alors se leva, et vint se ranger en cercle autour de nous. Je leur dis en peu de mots ce qui m'avait attiré dans ces lieux, et comment je m'y trouvais si tard. Nous n'avons point ici d'hôtellerie, me répondit le jeune paysan : notre hameau n'est pas sur la grande route. Mais si vous ne craignez pas de coucher dans une pauvre cabane, nous tâcherons de vous y bien recevoir.

Si j'avais été frappé de son exécution facile sur le luth, et du goût de son chant, je le fus bien plus encore de la politesse de ses manières, de la pureté de son langage, et de l'aisance avec laquelle il s'exprimait. Vous n'êtes pas né dans un hameau, lui dis-je avec surprise. Je vous demande pardon, me répondit-il en souriant ; je suis de celui-ci. Mais vous devez être fatigué. George, apporte une chaise pour notre hôte. Excusez, je vous prie, monsieur ; je dois encore aujourd'hui une romance à mes bons voisins.

Je refusai la chaise, et je me jetai comme les autres sur le gazon. Tout le monde se rassit, et reprit le silence.

Le jeune paysan se mit aussitôt à chanter, en s'accompagnant, une romance populaire ; et il la chantait avec une expression si tendre et si naïve, que, dès les premiers couplets, les larmes vinrent aux yeux de toute l'assemblée. J'enviai dans ce moment le génie du poète rustique, capable de produire de si vives impressions sur des âmes peu cultivées. J'aimais à voir comme les beautés franches et naturelles se font sentir à tous les hommes. Aucun des traits pathétiques ne fut perdu ; et au dernier, qui était le plus touchant, je n'entendis autour de moi que des soupirs et des sanglots étouffés.

Après quelques minutes de silence, chacun se leva en essayant ses yeux. Le bon soir fut souhaité cordialement de part et d'autre. Les voisins, avec leurs enfants, s'en allèrent. Il ne demeura qu'un vieillard, que je n'avais

pas remarqué, sur un siège de pierre, à côté de la porte : le jeune paysan, la femme assise auprès de lui ; George, dont j'avais retenu le nom, et moi.

Il m'en coûtait de m'arracher de la situation délicieuse où mon âme se trouvait alors. J'étais resté assis le dernier. Je me levai enfin ; et j'allai vers le jeune paysan, que j'embrassai avec tendresse. Qu'il est doux, lui dis-je, de rencontrer des personnes qui excitent la surprise au premier coup-d'œil, et qu'on finit par aimer au bout d'un quart-d'heure ! Il ne me répondit qu'en me serrant la main. Mon cher monsieur, me dit le vieillard, vous êtes, à ce qu'il me paraît, content de nos plaisirs de la soirée ! Je suis bien aise que vous ayez pris si vite de l'amitié pour mon Valentin. Pour cela, vous coucherez cette nuit dans mon lit. Non, non, mon père ! interrompit George, qui revenait en courant de la grange. Je viens de m'arranger deux bottes de paille. C'est dans mon lit, s'il vous plaît, que monsieur voudra bien coucher. Il me fallut promettre de céder à ses invitations pressantes. Il prit sous le bras le vieillard qu'il conduisit dans la cabane. Je me trouvai seul avec Valentin, et la jeune paysanne qu'il me présenta comme son épouse. Je leur demandai si, par complaisance pour moi, ils ne voudraient pas encore passer un quart d'heure à nous entretenir au clair de la lune. Très-volontiers, monsieur, répondit Louise, un peu vaine de l'attention avec laquelle j'observais son mari. De tout mon cœur, ajouta Valentin, qui voyait le désir de sa femme.

Je m'assis entr'eux au pied d'un tilleul, dont la lune perçait le feuillage de ses rayons.

Depuis combien de temps, mes chers amis, leur dis-je, prenant la main de Louise, jouissez-vous du bonheur que je vous vois goûter ? Depuis six mois, répondit-elle ; et il y en aura bientôt neuf, que Valentin est de retour de ses voyages. Vous avez donc voyagé ? lui dis-je, avec un mouvement de surprise.—Oui, monsieur, j'ai employé quelques années à parcourir une partie de l'Europe ?—Tout ce que je vois, tout ce que j'entends de vous, excite en moi le plus vif étonnement ; ne refusez point, je vous en conjure, de satisfaire ma curiosité. Oh oui,

mon ami ! lui dit naïvement Louise : ce monsieur paraît le mériter si bien ! Et tu sais que moi aussi, je t'écoute toujours avec tant de plaisir ! Valentin, en souriant, se rendit à nos instances ; et c'est de sa bouche que part le récit que je vais rapporter, autant que ma mémoire pourra me fournir ses propres expressions.

Je suis né dans cette cabane vers la fin de l'année 1760. J'eus le malheur de perdre ma mère, aussitôt après qu'elle m'eût nourri. Mon père était un des habitants les plus aisés du hameau ; mais un procès qu'il eut à soutenir contre un riche fermier du voisinage, l'eût bientôt réduit à la misère ; et il mourut de douleur, lorsqu'on vint l'arracher de sa cabane, pour la vendre au profit des gens de la justice. Ce vieillard que vous avez vu, et qui est le père de ma Louise, l'acheta, et vint s'y établir. Il eut pitié de me voir orphelin si jeune : il me donna ses brebis à garder. Je ne recevais de lui qu'un traitement fort doux ; ses enfans me regardaient comme de leur famille ; cependant la perte de mon père, l'abandon où je me trouvais de mes autres parents, l'idée de me trouver étranger dans la cabane où j'avais pris naissance, la viesolitaire je que menais sur la montagne, tous ces sentimens à la fois affligeaient mon cœur, et ma gaieté naturelle se changeait insensiblement en une profonde tristesse. Je passais des journées entières à pleurer auprès de mon troupeau.

(Ici Louise retira doucement sa main que je tenais dans les miennes, pour essuyer quelque larme, et me la rendit avec ingénuité.)

Un soir j'étais assis au plus haut de la montagne, et je chantais tristement la romance que vous venez d'entendre. Je vis entre les arbres un homme vêtu de brun, pâle, et d'une figure pleine de mélancolie, qui m'écoutait. Il avait attendu la fin de ma chanson. Alors il s'approcha de moi, et me demanda s'il était bien éloigné du grand chemin. Oh oui, mon cher monsieur, lui répondis-je : il ne passe qu'à une lieue et demie d'ici.—Ne pourrais-tu pas m'y conduire ?—Je le voudrais ; mais je ne peux quitter mon troupeau.—Tes parents n'auraient-ils pas un logement à me donner pour cette nuit ?—Ah ! mes pauvres parents, ils sont bien loin !—Et où donc ?—Ils ont vécu honnêtement

sur la terre ; ils sont heureux dans le ciel.

Le son de ma voix avait frappé cet homme ; ma réponse acheva de l'intéresser. Il me fit plusieurs questions, auxquelles j'eus le bonheur de satisfaire d'une manière dont il parut content. La nuit étant venue, je le conduisis dans notre demeure, où il reçut l'hospitalité. Le lendemain il s'entretint secrètement avec le père de Louise. Lorsque je me disposais à retourner au pâturage, je vis George qui prenait la conduite de mon troupeau ; et l'on m'annonça que l'étranger m'emmenait avec lui.

Je ne vous dirai point quels furent mes regrets, en m'éloignant de cette cabane chérie, quoiqu'elle ne fût plus mon héritage ; et de Louise, que je commençais à aimer tout enfant qu'elle était.—Ma situation n'était pas heureuse, et toutefois je ne partis qu'en versant des larmes amères. Je ne pouvais prévoir que c'était le moment où le bonheur de ma vie allait se décider. Oui, c'est à toi surtout que j'en suis redevable, homme bienfaisant, le généreux protecteur de ma jeunesse ! tu sais auprès de Dieu combien je l'ai prié pour toi pendant ta vie, et avec quels transports de reconnaissance je bénis aujourd'hui ta cendre. Il se nommait Lafont, et touchait l'orgue d'une paroisse de la ville prochaine. On jugerait mal de ses talents par l'obscurité de son emploi. Les voyageurs se détournaient de leur route pour venir l'entendre ; mais il recevait froidement leurs éloges, et n'en était que plus modeste. Je doute que dans le cours de vos voyages, vous ayez jamais trouvé un génie plus extraordinaire. Il avait reçu de son père, le plus habile médecin du pays, une éducation qui l'aurait mis à portée de se distinguer dans la même profession. Il aima mieux se livrer à la passion violente qu'il avait conçue pour la musique. Il s'était marié à la fille de l'organiste dont il occupait la place, et n'avait point eu d'enfans. Sa femme, qu'il avait perdue depuis plusieurs années, vivait toujours au fond de son cœur. Cette image et ses livres étaient sa seule société dans la profonde mélancolie qui s'était emparée de lui. Mais en fuyant les hommes, il ne les haïssait point, et il faisait beaucoup de bien en secret. Il était âgé de quarante-cinq ans, lors-

qu'il me reçut dans sa maison. Il m'apprit d'abord à lire et à écrire : il prit ensuite plaisir à cultiver ma voix, et à m'exercer sur le luth, son instrument favori. Il ne bornait pas ses leçons à la musique : il me donnait à apprendre par cœur des morceaux choisis de nos meilleurs poètes, dont il faisait ses délices. Il s'étudiait à former à la fois, mon cœur, mon esprit et mon goût. C'est ainsi qu'il fut pendant cinq ans mon maître assidu ; sans attendre de prix pour ses soins, que de celui qui peut le mieux récompenser le bien que l'on fait à ses semblables.

Au milieu de toutes ces occupations, je n'avais pu bannir de mon esprit, ni le souvenir de ma cabane, ni celui de Louise, la compagne des jeux de mon enfance. J'en parlais quelquefois avec attendrissement à mon bienfaiteur. Un jour, c'était le premier de Mai 1778, je me le rappellerai toute ma vie, il se leva de bonne heure, et me dit de le suivre dans sa promenade du matin. Il me conduisit, en parlant de choses indifférentes, sur le sommet de cette montagne, où je l'avais vu la première fois. Valentin ! me dit-il, j'ai rempli les devoirs dont je m'étais chargé devant le ciel, lorsqu'il te remit sous ma conduite. Je sais combien, dans le fond de ton cœur, tu soupiras après ta cabane. Je n'ai pas eu d'autre but dans ton éducation, que de te mettre en état de la recouvrer. Je viens te la faire voir. Regarde-la ; mais je te défends d'y rentrer avant que tu puisses en devenir le maître. Je te fais présent de mon luth ; je t'ai appris à le toucher : tu as de la voix. Partout où tu te tu feras entendre, sans autres prétentions que celles d'un musicien ambulante, seras le premier de ton genre. La nouveauté de la chose ne te laissera manquer ni d'auditeurs, ni d'argent ; mais sois économe et sage. Lorsque tu seras assez riche, reviens dans ton pays, et rachète la cabane de ton père.

Le cœur me battait à ce discours ; il s'enflait de joie et d'espérance. Monsieur Lafont me prit dans ses bras, et me serra contre son sein en pleurant. C'étaient les premières larmes que je lui avais vu répandre ; elles me firent une impression singulière. Il me fit aussitôt retourner sur nos pas, et me ramena dans un profond silence à sa maison.

Dès le lendemain au point du jour,

il fallut me séparer de mon bienfaiteur ; après en avoir reçu les plus tendres instructions, et deux louis pour commencer ma route. Pendant près de quatre ans, j'ai parcouru à pied la France, l'Allemagne et l'Italie ; vêtu en paysan de la montagne, et les cheveux flottants en longues boucles comme je les porte aujourd'hui. J'ai observé que la singularité de cet habillement ajoutait beaucoup à l'effet de ma musique, surtout dans les capitales. Il est peu de seigneurs qui aient voyagé avec autant de plaisir que moi. Partout j'étais bien reçu, même au milieu des sociétés les plus brillantes. Dans les villes, on donnait des concerts pour m'entendre ; et dans les villages, on faisait, je crois, tout exprès des noces, pour danser au son de mon instrument. En plusieurs endroits, on m'a fait les offres les plus avantageuses pour m'y retenir. J'en étais séduit un instant ; mais lorsque je pensais à ma cabane ; toutes ces idées de fortune s'évanouissaient aussitôt, et il n'en restait plus de traces dans mes projets. Je me rappelle encore de quels mouvements délicieux j'étais saisi, toutes les fois que, dans mes courses, une montagne se présentait à mes regards. J'y cherchais des yeux ce hameau. Il me semblait y découvrir ma cabane. L'esprit toujours occupé de cette image, j'essayais d'exprimer mes sentiments ; et voici des couplets qu'ils m'ont inspirés :

Humble cabane de mon père,
Témoin de mes premiers plaisirs !
Du fond d'une terre étrangère,
C'est vers toi que vont mes soupirs.

J'ai vu, devant moi, sans envie,
S'ouvrir de superbes palais :
C'est toi, ma cabane chérie,
Qui peut remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiète
Dont ton nom seul saisit mon cœur,
Si dans ta paisible retraite
Le Ciel n'eut fixé mon bonheur !

J'y vivrais donc libre et tranquille
Après tant de pas incertains !
Et Louise, en ce doux asyle,
Viendrait partager mes destins !

O mon luth, qu'avec complaisance
Je te sens frémir sous mes doigts ?
Si j'obtiens ma double espérance,
C'est à tes sons que je le dois,

(Valentin chanta les couplets avec tant de charmes et de sentiment, que toutes les idées fabuleuses d'Apollon se réveillèrent dans mon esprit. Il me semblait entendre ce dieu exilé sur la terre, soupirant après l'Olympe dans les vallons de la Thessalie. Je voulais parler, m'écrier ; ma langue demeurait immobile. Valentin comprit mon silence, et continua ainsi :)

Je vais maintenant vous apprendre comment j'ai recouvré cette cabane si désirée.

A la fin de l'année dernière, me trouvant à Turin, après avoir traversé deux fois toute l'Italie, j'examinai l'état de ma fortune. Je partis aussitôt ; et marchant à grandes journées, au bout de dix jours j'arrivai dans la ville prochaine. J'y entrai le cœur plein de joie, demandant, à toutes les personnes que je rencontrais, des nouvelles de mon bienfaiteur. Hélas ! je ne devais pas goûter le plaisir de lui témoigner ma reconnaissance, et de le voir jouir du prix de ses soins. Il n'était plus depuis deux mois. J'allai prier sur sa tombe ; et j'y fis vœu, que mon premier enfant porterait son nom, si j'avais le bonheur de devenir père. Le même soir, j'arrivais dans le hameau. On m'y parla tendrement de moi sans me reconnaître. Bientôt mon luth et le souvenir de notre ancienne amitié me gagnèrent le cœur de Louise. Son père me donna sa main. J'achetai de lui la cabane et le champ de mon père pour deux cents écus, avec lesquels son fils aîné alla s'établir au fond de la vallée. Pour lui, je le fis consentir à rester dans notre ménage avec George, son plus jeune fils. C'est d'eux que j'apprends les travaux de l'agriculture. Aujourd'hui que je possède la cabane de mon père ; toute mon ambition est d'être, comme lui, un bon père et un bon paysan. Je n'ai pas abandonné mon luth, ce précieux instrument de mon bonheur. Je le tiens suspendu à côté de ma bêche : et je le reprends quelquefois pour me délasser ; ou pour réjouir, comme vous l'avez vu ce soir, ma famille et mes bons voisins.

Valentin s'était arrêté à ces mots, et je croyais l'entendre encore. Mon attention captivée par son récit, se tournait insensiblement sur lui aussitôt qu'il l'avait achevé. Sa physionomie ouverte et animée, le contraste de ses habits et de ses discours, son attache-

ment pour la cabane de son père, et la mémoire de son bienfaiteur, la singularité de sa destinée, ses voyages et son talent ; tout en faisait à mes yeux une espèce d'être enchanté, supérieur aux hommes ordinaires. Louise me tira de ma rêverie par le mouvement qu'elle fit pour se jeter à son cou. Je me joignis à leurs embrassements, et ils me prodiguèrent les plus aimables caresses. Nous entrâmes dans la cabane ; où je fus ravi de voir régner un air d'ordre, d'aisance et de propreté. Après un repas simple, où je savourai avec délices les fruits exquis de la montagne, George me conduisit vers un réduit étroit, mais propre et riant, et me montra le lit dont il voulait bien disposer en ma faveur. Je ne tardai guère à y trouver un sommeil profond, dans lequel venaient se renouveler, en une confusion agréable, les grandes images dont j'avais été frappé durant la journée, et les sensations douces que je venais d'éprouver. Hier, je ne quittai pas un instant cette heureuse famille, soit dans son travail, soit dans son repas. Valentin me raconta une foule de particularités de ses voyages, qui m'expliquent aisément comment il a pu acquérir cette politesse dans les manières et dans les expressions, qui m'avait tant surpris à son abord, et qui, malgré sa jeunesse, lui concilie les déférences et le respect de tous les habitants du hameau. Les grâces nobles de bon esprit, l'ingénuité piquante de celui de Louise, le bon sens rustique du vieillard, la curiosité inquiète de George, répandent dans leurs entretiens un intérêt et une variété qui me charment, et qui les attachent plus étroitement les uns aux autres. Il me semble que je passerais une vie heureuse auprès d'eux. Mais pourquoi m'occuper de cette idée ? c'est ce soir que je dois m'en éloigner. J'avoue que ne n'est pas sans une impression de tristesse, que je pense à notre séparation. Je crois apercevoir dans leurs yeux, qu'elle leur coûtera aussi quelques regrets. Si le destin me laisse disposer un jour avec plus de liberté de l'emploi de ma vie, je viendrai tous les ans faire un pèlerinage sur cette montagne, pour y revoir mes amis, et remplir mon cœur des sentiments de paix et de contentement qu'inspirent à l'envie leur séjour et leur société.

BIBAUD.

Poésie.

L'ARBRE MORT,

ÉLÉGIE COURONNÉE AUX JEUX FLORAUX

Ne !, neurtisez pas, l'arbre mort du verger,
Par la mousse envahi, dévoré par l'insecte.
Le feuillage au printemps ne vient plus l'ombrager ;
Il est mort ; que pourtant la hache le respecte.

C'est un vieux serviteur. La pomme aux sucs de
[miel]
A bien longtemps rougi sur ses branches pliantes ;
Dépouillé maintenant, il dresse vers le ciel
Ses rameaux nus pareils à des mains suppliantes.

Il est mort, mais debout. Laissez-le tomber seul.
Qu'importe un jour de plus ! J'aime les mousses
[blanches],
Le lierre serpentant qui lui forme un linceul.
Et la vigne qui monte à l'assaut de ses branches.

Lentement il se tisse un verdoyant manteau
Des arbustes grimpants qu'il emprunte à nos haies,
Le sauvage églantier, la ronce, le sureau,
Tantôt couverts de fleurs, tantôt chargés de baies.

Il a de l'herbe au pied, de la verdure au front ;
L'abeille y vient pomper ses odorants mélanges ;
L'hirondelle en passant, se suspend au vieux tronc,
Et sous l'écorce creuse est un nid de mésanges.

Il faudrait donc flétrir toute cette gaité.
Chasser ce qui verdit et voltige et fourmille ;
Faire mourir deux fois l'arbre, ressuscité
Par la fleur qui parfume et l'oiseau qui babille ?

Si ce n'est par respect pour ce triste débris,
S'il ne fait plus pitié, lui qui faisait envie,
Que ce soit par égard pour ses hôtes chéris :
Pardonnons à la mort en faveur de la vie.

Ne ressemblons-nous pas, vivants insoucieux,
A ce linceul fleuri jeté sur un cadavre ?
Nous aussi nous portons, sous des masques joyeux,
Au plus profond du cœur quelque trait qui nous
[navre].

Nous enivrons nos maux d'espérance et d'amour ;
Oubliant Dieu qui veille au fond du sanctuaire.
Nous dormons, le temps fuit, et la mort chaque jour
Fait du lit un cercueil et du voile un suaire !

La vie est le manteau qui couvre le trépas ;
Sur l'éternelle nuit c'est un rayon qui passe ;
La tombe est sous les fleurs ; ah ! ne déchirons pas
Ce vêtement léger qui pare sa surface.

Épargnons l'arbre mort, emblème amer et doux ;
Laissons chaque printemps, la clémente nature
Sur ses rameaux étendre, avec un soin jaloux,
Son velours plus épais de fleurs et de verdure.

PROSPER BLANCHENIN.



LE FOYER DOMESTIQUE.

Ottawa, 13 Juin, 1878.

Etats-Unis.

Il nous sera probablement donné de voir se produire aux Etats-Unis, un jour ou l'autre et même peut-être plus tôt que nous ne le pensons, des forfaits que la secte révolutionnaire est à y préparer depuis assez longtemps. A part cela on agite aujourd'hui la grande question de la dernière élection présidentielle qui comporte, elle aussi, ses petits secrets. Il est évident que dans cette élection, la base fondamentale de la constitution républicaine a été foulée aux pieds par le parti soi-disant républicain. Déjà maître du pouvoir depuis plusieurs années, ce parti s'était souillé d'iniquités si monstrueuses, avait dilapidé, avec tant d'audace, le trésor public et exercé sur les malheureux Etats du Sud une oppression si brutale, que l'opinion publique, révoltée, lui avait, une première fois, fait subir, dans les élections au Corps législatif, une humiliante défaite. On croyait qu'il en serait de même dans l'élection présidentielle ; et on avait lieu d'espérer que, sous une administration honnête, cette république aurait pu se relever de sa décadence morale et matérielle. Mais le parti républicain qui avait en main la force, dans un grand nombre d'Etats, ne recula devant aucune iniquité pour empêcher le parti opposé de s'en saisir. Il a surtout mis de côté toute pudeur lorsqu'un premier dépouillement n'a donné, au Candidat républicain M. Hayes, que 166 voix, tandis que son concurrent M. Tilden en avait 184. Pénétrons encore plus loin et examinons ce qui s'est passé à la Louisiane, où, comme partout, le dépouillement des votes devait se faire sous la direction du gouverneur de l'Etat. Profondément républicain, le gouverneur a offert aux conservateurs de faire prévaloir leur candidat si on faisait entrer dans sa bourse une somme de deux cent mille piastres. Ayant

été refusé, il a demandé un million de piastres à leurs adversaires qui n'ont pas cru pouvoir payer trop cher les illégalités énormes à l'aide desquelles ils ont finalement emporté l'élection. Ces faits ont été mis au jour, publiés, démontrés par une enquête, et malgré cela, le comité d'enquête a proclamé M. Hayes élu par 185 voix contre 184. La cour suprême elle-même s'est associée par ce vote à la face du pays tout entier, aux attentats contre la souveraineté nationale dont cette élection a été le résultat. Une chose bien certaine c'est que l'on peut considérer, comme des coups mortels donnés au régime républicain, ces attentats des prétendus républicains contre le suffrage populaire ; parce que la république étant le gouvernement du peuple par le peuple, et le peuple ne pouvant exprimer sa volonté que par le suffrage, fausser le suffrage, le violenter ou le corrompre, c'est détruire ce qui seul peut donner la vie au régime républicain. On sait du reste qu'aux Etats-Unis, parmi ceux qui se disent républicains dans toute l'acception du mot, il en est un grand nombre pour qui la république est, non-seulement la liberté, mais le droit absolu de faire ce qui leur plait et de s'affranchir de tout devoir un peu gênant. Ces sortes de gens sont sans contredit les plus mortels ennemis de la république. On peut donc se rendre raison de la tolérance impardonnable du gouvernement à l'égard des grévistes, des communistes et de toute cette canaille qui a déjà arboré publiquement l'étendard de la révolution et de ses funestes principes. Il ne faut pas croire que le voyage en Europe, de l'ex-président Grant, soit de pur agrément. Au contraire c'est un moyen habile qu'il emploie pour s'attirer, par ses visites aux divers Souverains de l'Europe, leurs sympathies, dans le cas où il voudrait reprendre le siège de Président. Du reste l'envie ne lui en manque pas ; car M. Grant a bien fait ce qu'il a pu, lors de la dernière élection pour ne pas laisser le pouvoir s'échapper de ses mains. Comme il savait que les catholiques lui étaient opposés, il avait formé une société qui s'engageait à user de toutes les influences pour éliminer les Irlandais catholiques qui étaient employés dans les départements publics, et pour empêcher tous les catholiques de prendre

part à la votation. Heureusement que son plan a avorté, et que ni les protestants ni les catholiques n'ont voulu de ses services qui ont déjà coûté trop cher à la république. M. Grant a perdu là un des plus grands moyens qu'il avait de faire fortune, et de léguer à sa postérité les deniers de l'Etat ; c'est bien malheureux pour sa bourse, mais très à propos pour les sujets, qui, bien souvent, payent de leurs sueurs les folles dépenses de ceux qui les gouvernent.

Lord John Russell.

Le télégraphe nous a appris la mort de Lord John Russell, qui a joué un rôle plus ou moins honorable dans la politique d'Angleterre. Il faut certainement donner aux grands hommes les éloges qu'ils méritent ; mais, d'un autre côté, il ne faut pas être trop aveugle et se borner à ne montrer au public que le bon côté.

L'homme dont l'Angleterre déplore aujourd'hui la perte, laisse un bien triste souvenir dans l'esprit des catholiques. Lorsque en 1850 le regretté Pie IX a restauré la hiérarchie catholique romaine en Angleterre, par la création de douze évêchés, le fanatisme ou plutôt la haine que lord Russell a témoignée en cette circonstance, envers les catholiques, a été poussée trop loin, pour que nous soyons de ceux qui se contentent de l'admirer. Lord John Russell est celui qui regardait une bulle du Pape comme une sorte de peste dont l'introduction en Angleterre serait suivie des plus affreuses calamités. Peut-être trouvera-t-on dans ses papiers la proposition d'établir un cordon sanitaire et une quarantaine contre toutes les provenances d'Italie, afin d'arriver à saisir la pièce originale qui menaçait le royaume britannique de ces prétendus dangers. Le but avoué de cet homme d'Etat était de soumettre, à la première réunion des chambres, une mesure demandant de *condamner aux peines les plus sévères* toute personne qui de vive voix ou par écrit, donnera les titres d'archevêque ou évêque, à l'un des membres de la hiérarchie romaine récemment créé. Voici, du reste, un document monumental et bien digne du fanatisme de Lord John Russell.

Lord John Russell à l'Évêque de Durham.

MON CHER LORD.

Je suis d'accord avec vous pour considérer la dernière attaque du Pape sur notre Protestantisme comme aussi insolente qu'astucieuse, et j'éprouve à ce sujet une indignation égale à la vôtre.

J'ai non-seulement fait tout en mon pouvoir pour accorder aux catholiques romains la jouissance de tous les droits civils, mais j'ai cru qu'il était juste, désirable même, que le système des catholiques romains fut un moyen d'instruire les nombreux immigrés irlandais à Londres et ailleurs qui, sans ce secours, auraient été laissés dans une ignorance païenne. Cependant, cela aurait pu être fait sans une innovation semblable à celle que nous voyons aujourd'hui. Il est impossible de confondre les mesures récentes prises par le pape avec la division de l'Écosse par l'Église Episcopale. Il y a dans tous les documents venus de Rome, une prétention à la suprématie du royaume d'Angleterre, une réclamation à une domination unique et sans partage qui est incompatible avec la suprématie de la Reine, les droits de nos évêques et de notre clergé, l'indépendance spirituelle de la nation qui n'a jamais été assuée même aux jours du catholicisme en ce pays. J'avoue, néanmoins, que mes alarmes n'égalent pas mon indignation. Quand il paraîtrait même que les ministres et les serviteurs du pape en ce pays n'ont point transgressé la loi, je suis persuadé que nous sommes assez forts pour repousser toute attaque étrangère. La liberté du protestantisme à trop longtemps régné en Angleterre pour permettre qu'on puisse avec succès imposer à nos esprits et à nos consciences un joug étranger. Il ne sera permis à nul prince ou potentat étranger de river des fers à une nation qui a si longtemps et si noblement revendiqué son droit de liberté civile, politique et religieuse. A ce sujet, je dirai seulement que les lois actuelles doivent être examinées avec soin, et qu'il faut considérer mûrement s'il convient d'adopter quelques mesures relativement à cette récente empiètement de pouvoir.

Il y a néanmoins un danger qui m'alarme plus que toute agression d'un souverain étranger. Des ecclésiastiques de notre église, qui ont souscrit les 39 articles et reconnu explicitement la suprématie de la Reine, ont été les plus ardents à mener leurs ouailles, pas à pas, jusque sur les bords de l'abîme. Le culte des saints, l'infailibilité de l'église, l'usage superstitieux du signe de la croix, le marmotage de la liturgie de manière à déguiser le langage dans lequel elle est écrite, la recommandation de la confession auriculaire, l'administration de la pénitence et de l'absolution—toutes ces choses sont signalées par

les ecclésiastiques de l'église anglicane comme dignes d'être adoptées, et sont aujourd'hui censurées ouvertement par l'évêque de Londres dans son adresse au clergé de son diocèse.

Quel danger peut-on appréhender d'un prince étranger ayant peu de pouvoir, si on compare ce danger à celui qui nous menace à nos portes de la part des indignes fils de l'Église d'Angleterre.

J'ai peu d'espoir que les auteurs de ces innovations se désisteront de leur voie insidieuse; mais je compte avec confiance sur le peuple anglais, et je ne perdrai ni la joie du cœur ni l'espoir, tant que les glorieux principes et les immortels martyrs de la Réforme seront tenus en vénération par la grande masse de la nation qui voit avec mépris les momeries de la superstition, et avec dédain les efforts actifs faits pour museler l'intelligence et réduire l'âme en esclavage.

Je suis avec un grand respect etc.

J. RUSSELL.

Downing Street, 4 Novembre 1850.

Il faut admettre que l'action même de former des évêchés catholiques, pouvait-être offensant, dans ce temps là, envers les protestants d'Angleterre, mais ce n'était certainement pas un motif suffisant pour faire revivre les vieilles lois de persécution ou pour en faire de nouvelles.

Allemagne.

Il est assez remarquable, qu'après avoir eu en main, pendant de longues années, un pouvoir sans limites, après avoir exploité tous les partis, M. de Bismark, n'ait pu se créer un parti. Il a eu des adulateurs en foule; mais il n'a pu grouper ensemble un noyau d'hommes d'État disposés à poursuivre sa politique, et à continuer son œuvre. Doué de talents supérieurs et d'une énergie indomptable, favorisé dans ses entreprises par le plus rare bonheur, il a réussi à bouleverser l'Europe; mais il n'a pu réussir à fonder dans son propre pays un édifice politique durable. C'est que, pour faire une œuvre durable, il faut qu'elle repose sur des principes, et que toute la politique de M. de Bismark consiste dans le mépris des principes. Disons mieux: il a un principe, le grand principe de la société moderne, qui a reconnu dans M. de Bismark sa plus haute personnification. Si le libéralisme consiste dans la sécularisation de la société civile et

dans la complète indépendance de l'ordre temporel à l'égard de l'ordre spirituel, il faut reconnaître que l'homme de fer et de sang est le plus grand libéral du dix-neuvième siècle. Nul n'a plus fait que lui pour faire triompher le principe libéral, non seulement dans son propre pays, mais dans toute l'Europe. C'est par dévouement pour ce principe nouveau qu'il a foulé aux pieds, avec tant d'audace, tous les principes éternels, tous les droits acquis, toutes les saines traditions politiques ; c'est le motif qui l'a porté à compromettre la solidité de son œuvre, en déclarant à l'Eglise catholique une guerre dont la plus vulgaire prudence eût dû le détourner. De même qu'il a personnifié, dans les conditions les plus favorables, le principe libéral, il est destiné à mettre dans tout son jour la banqueroute du libéralisme. Car, a quoi ont abouti les prodigieux succès de cet homme si heureux ? qu'a obtenu ce politique si habile ? Quel héritage laissera-t-il à l'Allemagne, en compensation des trésors qu'il a dépensés et des milliers de vies qu'il a sacrifiées ? La guerre religieuse, c'est-à-dire, le pire de tous les fléaux, la désaffection à l'égard du gouvernement, dans lequel un tiers des citoyens est contraint de voir un ennemi, l'oppression des consciences les plus soumises aux lois, la corruption sous ses formes les plus hideuses envahissant toutes les classes de la société. L'Eglise, au contraire, qu'il prétendait détruire, a puisé dans la lutte une force et une vie nouvelles, et c'est à ce résultat qu'aboutissent l'habileté et la puissance humaines, liguées ensemble pour combattre l'Eglise. Elles la fortifient et la relèvent, par les efforts mêmes qu'elles font pour l'abaisser et l'anéantir.

L'erreur en Orient.

C'est avec douleur que tous les catholiques voient le travail persévérant des sectes anti-catholiques qui s'efforcent de couvrir, de leur doctrine empoisonnée, les lieux mêmes qui ont donné naissance au christianisme. Cependant, en dépit de ce travail opiniâtre, le schisme grec prépare sa ruine ; car les dissensions qui existent entre les diverses nationalités représentées en Orient, les intrigues du pouvoir

civil, la corruption et les violences qui sont à l'ordre du jour, ne sont pas propres à relever le crédit des schismatiques : aussi nous verrons bientôt une lutte sérieuse s'engager entre le protestantisme et le catholicisme. Les protestants ne négligent rien pour assurer leur succès ; ils répandent en abondance l'or et les faveurs, afin de soumettre à leur domination la patrie du Rédempteur. On ne peut s'empêcher de gémir en voyant combien l'erreur met de persévérance pour envahir ce qui devrait être l'héritage de la vérité.

Il n'y a qu'une sorte de conciliation qu'il nous soit permis de désirer et d'espérer entre la vérité catholique et les victimes de l'erreur : c'est celle qui résultera de l'éclat nouveau dont brillera la vérité à mesure que l'erreur développera plus complètement ses funestes conséquences.

A propos de M. Gambetta.

La Guyenne, journal français, écrit ce qui suit sous le titre de "La Grenouille qui s'enfle."

"D'après les renseignements qui nous parviennent de Paris, les intimes de M. Gambetta remarquent un changement de plus en plus visible dans ses habitudes et ses allures ; il n'est plus aussi communicatif ni aussi familier avec ses anciens amis.

"Depuis son voyage en Italie et en Autriche, il pose en homme d'Etat profond et réfléchi.

"Il ne circule plus comme autrefois, dans un salon, allant de l'un à l'autre des visiteurs : il reste maintenant assis, enfoncé dans un fauteuil, jouant au Richelieu ou au Mazarin, appelant par un mot, souvent par un simple geste, le visiteur avec lequel il veut s'entretenir.

"Comme tous les parvenus, M. Gambetta est devenu très sensible à la flatterie. On raconte qu'il causait, il y a peu de soirs, avec un astronome qui se tenait, le chapeau à la main, devant le chef des gauches.

"Déposez votre chapeau, dit M. Gambetta ; craignez-vous qu'il ne s'en échappe une étoile ?

L'astronome répondit :

"Elle pâlerait devant l'astre de la France."

M. Gambetta accueillit par un sou-

rire ce plat compliment, qui fut applaudi par les assistants, tant il est vrai que la bassesse humaine trouve toujours à s'humilier devant les plus vulgaires idoles.

La St. Jean-Baptiste.

Nous constatons avec plaisir que les canadiens de la vil. d'Ottawa se préparent à célébrer dignement la fête de St. Jean-Baptiste. Il fait bon de voir le patriotisme se développer de plus en plus chez la population canadienne. En effet, chaque année, c'est à qui l'emportera sur son voisin, en préparatifs, pour la fête nationale; c'est une ambition bien noble que celle là.

Le programme de la fête s'ouvrira par une procession des différentes sections de la Société St. Jean-Baptiste, et des Sociétés de Bienfaisance qui sont nombreuses à Ottawa. Cette procession sera suivie d'une messe solennelle qui sera chantée, cette année, à l'église St. Joseph. Dans l'après-midi il y aura un pic-nic à l'endroit appelé communément "Island Park." Le retour aura lieu à 7 heures du soir. La fête se terminera par une soirée dramatique et musicale donnée dans la salle de l'Institut Canadien-Français. Nous le répétons, c'est là une nouvelle preuve de l'entente qui règne parmi nos canadiens, que de travailler ainsi à réhausser, par des démonstrations publiques, notre belle fête nationale. Mais c'est surtout ici à Ottawa, qu'il est important que les canadiens s'unissent le plus étroitement possible, afin de pouvoir lutter avec avantage contre l'élément étranger à notre nationalité. Nous n'avons pas ces moyens secrets et condamnables, qu'employent beaucoup de sociétés pour se reconnaître individuellement. Parmi nous il n'y a que des individus inégaux et différents par l'âge ou par la fortune, et par conséquent nous sommes tous frères. Nous nous reconnaissons tous à notre patriotisme. Relevons donc notre front avec assurance, avec orgueil; par le fait même que nous sommes canadiens, nous sommes tous également chers à la patrie.

Départ du Gouverneur.

Jendi dernier, le 6 courant, les citoyens d'Ottawa encombraient l'Hotel de Ville pour serrer la main, une dernière fois, à notre digne gouverneur. Les drapeaux flottaient sur les principaux édifices de la ville. La garde du gouverneur stationnait devant l'Hotel de Ville, avec son magnifi-

que corps de musique. Une adresse fut présentée à Son Excellence par le maire de la ville. Immédiatement après l'adresse, tous les citoyens défilèrent devant le gouverneur qui les salua avec la grâce et la politesse qui le caractérisent. Ce fut surtout au départ de l'Hotel de Ville, de leurs Excellences Lady et Lord Dufferin que la foule sut leur prouver, par des hourahs fénétiques, l'estime qu'ils portent au noble représentant de Sa Majesté. Lady Dufferin ne pouvant plus contenir son émotion éclata en sanglots devant la foule.

Vendredi matin, à 7 heures, jour fixé pour le départ définitif, une foule nombreuse se rendait au bateau-à-vapeur le "Peerless," pour saluer une dernière fois leurs Excellences. Cette fois encore, des hourahs mêlés au bruit du canon retentirent au loin, et allèrent porter au cœur du regretté gouverneur le dernier adieu des Haut-Canadiens. Jamais gouverneur n'a eu une telle ovation, parce que jamais gouverneur n'a été aussi estimé. Le Canada regrettera longtemps la perte qu'il fait là.

Leurs Excellences doivent passer l'été à Gaspé d'où elles prendront, en Octobre prochain, un des steamers de la ligne Allan pour se rendre en Angleterre.

Un poids raisonnable.

Edward Brighth, natif du Comté d'Essex, en Angleterre, et mort à l'âge de trente-trois ans, fut un homme d'un embonpoint extraordinaire. Dès son enfance, quoique vigoureux et actif, il était déjà gras; comme il avait les muscles très forts, il se promenait avec assez d'agilité, il montait à cheval, et galopait même assez bien. Lorsqu'il passait dans les rues, il s'attirait les regards de tout le monde, et sa corpulence était un spectacle curieux pour le peuple. A l'âge de douze ans et demi, il pesait déjà cent quarante quatre livres; à vingt, il en pesait trois cent trente six; et sans doute, il a toujours augmenté dans cette proportion, car la dernière fois qu'il fut pesé, et c'était trois mois avant sa mort, son poids était de cinq cent quatre-vingt quatre livres; après sa mort il pesait six cent seize livres. Sa taille était de cinq pieds neuf pouces et demi; son corps mesuré sous les bras, avait cinq pieds six pouces de circonférence, et autour du ventre, six pieds onze pouces; le gros du bras était de deux pieds deux pouces; et celui de la jambe de deux pieds huit pouces. Il ne mangeait et ne buvait pas plus qu'un homme ordinaire.

Nouveaux Agents.

M. Solyme Barrière, de West Farnham, comté de Missisquoi, est Agent du *Foyer Domestique* et de la *Gazette des Familles*, pour cette localité.

M. L. N. Chartier, de Sherbrooke, remplace M. C. Gélinas, dont les occupations ne lui permettent plus de s'occuper de cette agence.

Nouvelles religieuses.

Voici le texte de l'Adresse qui a été envoyée tout récemment à S. S. Léon XIII par les prêtres polonais exilés en Sibérie et dans l'intérieur de la Russie.

TRÈS-SAINTE PÈRE!

Exilés et habitant un pays d'une immense étendue qui nous est hostile, privés des relations avec le monde catholique, nous recevons rarement des nouvelles de la Sainte Eglise notre Mère.

Lorsque l'écho de la grande perte douloureuse dans la personne du grand pape Pie IX est arrivé jusqu'à nous, une immense douleur s'est emparée de nos cœurs; elle n'a été mitigée que par l'élévation de Votre Sainteté au trône apostolique. C'était un rayon soudain de lumière dans les ténèbres de notre exil et une consolation.

Ayant appris que nos frères se sont empressés de rendre hommage d'amour et de fidélité à Votre Sainteté, nous désirions vivement les accompagner dans leur saint pèlerinage; mais hélas, c'est à peine si nous pouvons correspondre avec eux, ce qui n'a pas lieu sans de grandes difficultés. Nous prenons donc la liberté de vous exprimer, Très-Saint Père, par écrit nos sentiments, sans avoir même la certitude que ces paroles vous parviendront. Dans ce cas, que notre démarche soit une preuve que, forcés de résider à l'extrême frontière qui sépare l'Europe de l'Asie, en proie à une grande infortune, exposés à la faim moralement et matériellement, nous sommes unis par l'esprit, la foi et le dévouement d'une manière indissoluble avec le Saint-Siège. Bannis depuis quinze ans, privés de notre patrie et de l'exercice de notre saint ministère, nous versons des larmes amères, mais nos cœurs sont pleins d'amour pour l'illustre successeur de saint Pierre.

Nos souffrances, l'indigence, la misère, l'exil, sont les suites de notre inébranlable fidélité à l'Eglise et à son Pontife. La Pologne, dépouillée de ses droits les plus sacrés, depuis cent ans, endure la plus affreuse persécution; ses persécuteurs invoquent, comme prétexte de leurs violences, des motifs politiques; la fausseté de cette assertion est démontrée par la protection et les avantages assurés à tous

ceux qui voudraient abjurer la foi catholique et devenir schismatiques. Mais nous avons présentes à notre mémoire les paroles du Sauveur: "Ne craignez pas ceux qui tuent le corps sans pouvoir tuer l'âme." Notre foi nous enseigne que hors de l'Eglise il n'y a point de salut pour nos âmes, ni pour notre nation; c'est pourquoi, Très-Saint Père, nous vous assurons solennellement en présence de Dieu, en remplissant un devoir de conscience, que nous persévérerons toujours dans la fidélité à l'Eglise et dans notre dévouement au Saint-Siège, dussions-nous être exilés pendant toute notre vie et même encourir la mort.

Nous endurons volontiers nos souffrances afin que la puissance de Dieu se manifeste dans notre faiblesse, et, ayant présentes à l'esprit les paroles mémorables de Pie IX, nous tâchons de vaincre nos ennemis par la patience et la prière.

Nous avons l'honneur de vous envoyer cette adresse par l'un de nos confrères, en désirant qu'elle soit l'expression des sentiments de 400 prêtres environ et de 100,000 Polonais condamnés à l'exil en Sibérie et dans l'intérieur de la Russie.

Nous désirons que ce témoignage de fidélité et de dévouement puisse nous acquérir votre grâce particulière; que, dans notre solitude et dans nos souffrances, nous puissions avoir cette unique consolation, que vous daigniez, Très-Saint Père, vous souvenir de nous, ne pas nous oublier dans vos prières, et nous fortifier par votre bénédiction apostolique.

Nouvelles Diverses.

Mgr. Moreau, évêque de St-Hyacinthe, et Mgr. Duhamel, évêque d'Ottawa, partiront dans le mois d'octobre prochain pour Rome. Sa grandeur Mgr. Moreau est porteur des décrets du Concile.

—On a trouvé de magnifiques gisements de phosphate dans les 4e, 5e, 6e, et 7e rangs de Templeton, district d'Ottawa.

Mr. Charles Lyonnais se dispose à les exploiter et y emploiera de 50 à 100 hommes. Il encaissera le phosphate sur place et l'expédiera directement en Angleterre.

—L'Union Allet célébrera sa fête annuelle à Sorel, cette année, le 1er juillet.

—Les oignons verts sont tellement abondants sur le marché de Montréal, qu'on en donne une botte du poids de 15 livres pour 5 cts.

—On trouvera dans une autre colonne une poésie de M. Blachemin, l'un des poètes qui ont eu le plus de vogue en France dans ces dernières années, et qui vient d'être couronné par l'Académie Française.

—On annonce l'arrivée à Toronto de plusieurs chargements de blé de Manitoba en destination de l'Angleterre.

—Il appert, après informations prises, que des faux billets des banques ci-dessous mentionnées ont été mis en circulation : Billet de la Puissance \$5, ancienne émission ; Banque Amérique Britannique du Nord, \$5, marqué Kingston ; Ontario, \$10. Ceux qui se trouvent dans l'agréable nécessité de recevoir des billets de Banque feront bien de faire attention afin de ne pas prendre de ces faux billets.

—Il paraît que les menaces de grèves commencent à alarmer sérieusement les populations et les autorités dans les districts miniers de Pensylvanie.

450 hommes du 17^e régiment des gardes nationales de Pensylvanie viennent de recevoir l'ordre de se préparer à partir. Ils vont dans les régions minières, où se prépare une grande grève. D'autres régiments ont reçu des ordres semblables.

—Cincinnati vient aussi d'avoir sa manifestation, socialiste ou communiste, comme on voudra l'appeler ; une compagnie parfaitement équipée et armée, qui s'intitule elle-même Landwehr, et professe ouvertement les opinions communistes, est allée en plein jour parader et faire l'exercice à la campagne. Elle fait partie de l'organisation générale répandue dans tout l'ouest et le nord. (*Propagateur Catholique.*)

—On écrit de Fall River :

La suspension des travaux de plusieurs manufactures et la fermeture définitive de plusieurs autres est cause qu'il y a 12,000 métiers d'arrêtés sur 30,000. 4,000 ouvriers sont sans ouvrage. On pense que d'autres manufactures cesseront de travailler la semaine prochaine.

—Plus de 400,000 personnes ont signé la pétition adressée à la reine d'Angleterre, pour demander qu'on arrête dans l'Eglise anglicane la pratique de la confession auriculaire.

—Le Congrès a dû commencer hier. Nous donnerons dans notre prochain numéro quelques détails sur cette grave question, qui doit décider une bonne fois la question d'Orient.

—On lit dans les journaux d'Europe, la nouvelle que voici :

“ Par l'organe de S. Em. le cardinal Monaco LaValletta, son vicaire général, le Souverain Pontife a fait savoir aux différents chapitres de Rome, ainsi qu'aux collèges de la prélature et à tout le clergé, qu'il désire vivement que les catholiques s'organisent pour concourir aux élections administratives ou municipales et que le clergé soit le premier à donner l'exemple de cet utile concours. Le Souverain Pontife a jugé dans sa haute sagesse qu'une telle détermination était d'autant plus nécessaire que, tout récemment, comme on sait, le conseil municipal de Rome a aboli l'instruction religieuse dans les écoles. On sait d'ailleurs que, sous le pontificat de Pie IX, le concours aux élections susdites était déjà conseillé comme un moyen des plus efficaces pour donner un point d'appui aux œuvres d'action et de réparation chrétiennes. ”

—Une dépêche de Constantinople dit qu'on appréhende une révolution sérieuse dans cette ville.

—On a beaucoup remarqué, dans le monde politique, la visite faite à Chislehurst à l'impératrice Eugénie et au prince impérial par le prince héritier présomptif de la couronne d'Allemagne et par la princesse, sa femme.

—Un paysan ayant été admis à prêter serment, répondit au juge qu'il ne savait pas jurer ; “ mais ajouta-t-il, j'ai mon fils, le grenadier, qui s'en acquitte à merveille : je vais le chercher. ”

Naufrage.—On écrit d'Ymniden (Hollande), que la mer a rejeté sur la côte une bouteille contenant le billet suivant : “ C'est l'équipage du navire le *Constantinople* qui meurt. Le capitaine et sa femme sont déjà morts ; l'équipage se compose de huit hommes. Le premier marin se nomme Gardieux, et le capitaine, Valoise. Adieu ! nous sommes sans espoir. La tempête nous a dirigés vers la côte d'Angleterre. Nous n'avons plus de temps à perdre, car nous sommes sur le point de mourir. 29 mars 1878. ”

Bulletin des Annonces.

Alexandre Caron,
AGENT D'ASSURANCE

Contre le Feu, les Accidents et sur la
Vie.

Se charge de la collection des comptes,
ventes de terres, etc., à des taux

TRÈS MODÉRÉS.

S'adresser au Bureau de Poste de la
Rivière du Loup (en Haut), Province
de Québec.

Ed. PHILBERT,
AVOCAT,

Prend toutes poursuites et défenses,
Civiles ou Criminelles.

Bureau : 114, Québec, rue St.
Pierre,

Bureau de Jacques Auger, Syndic Officiel.

DOMICILE : No. 10, Rue des Commissai-
res, St. Roch, Québec.

HEURES DE BUREAU : De 9 A.M. à 5 P.M.

EN VENTE.

—
LE
FOYER DOMESTIQUE,

Pour les années 1876 et 1877.

PRIX.—\$2.00 pour chaque année.



FACTUMS,

PAMPHLETS

et autres Impressions dans les
deux langues, exécutées sous
le plus court délai et à prix
modérés, aux ateliers du Foyer
Domestique.



NOUVEAU MAGASIN

DE

Lampes, Vaisselle, Verrerie, Pendule,

HUILE DE CHARBON, Etc.

No. 121 Rue Rideau

SUIVANT L'ENSEIGNE DU TEA POT.

Le Soussigné, J. A. CHEVRIER, s'étant retiré de la Société
Leavens, Parson & Chevrier, se propose d'ouvrir un magasin à l'en-
droit ci-haut mentionné, au premier Mai prochain.

On trouvera toujours à ce magasin un assortiment complet de
Lampes, Vaisselle, Verrerie, et d'Huile de Charbon, canadienne et
américaine, de première qualité.

Il invite tout le monde en général, surtout le clergé, les couvents
et les collèges à lui faire une visite avant d'aller ailleurs.

Il promet à tous pleine et entière satisfaction tant qu'à la qualité
et le prix des marchandises.

J. A. CHEVRIER,

121 Rue Rideau.

Agents du FOYER DOMESTIQUE pour les Villes.

MONTRÉAL.—M. IGNACE ST. AMOUR, 19 Rue St. Charles Barrôme

QUÉBEC.—Mr. J. O. FILTEAU, Coin des rues Artillerie et St. Michel,
Quartier Montcalm.

TROIS-RIVIÈRES.—Mr. EPH. DUFRESNE, Avocat.

RIMOUSKI.—Mr. ALPHONSE COUILLARD.

LÉVIS.—Mr. ELZÉAR BÉDARD, Marchand.

SHERBROOKE.—Mr. C. GÉLINAS, Agent d'Assurance.

ST. HYACINTHE.—Mr. J. DE LA BROQUERIE-TACHÉ.

SOREL.—Mr. J. O. WEILBRENNER, Jr.

ST. JEAN.—Mr. JEAN BOURGUIGNON.



\$10. SAVED!

Buy the **IMPROVED VICTOR**
Sewing Machine.

It is so simple in construction and runs so easily that a child can operate it.
It has the straight, self-setting needle, our improved shuttle, with a perfect tension, which does not change as the bobbin becomes exhausted.
All the wearing points are adjustable, and it combines every desirable improvement.
Every Machine is sent out ready for use, after being thoroughly tested.

Notwithstanding the GREAT REDUCTION IN PRICES we continue to use the best material and exercise the greatest care in their manufacture.

VICTOR SEWING MACHINE CO.,
Western Branch Office, 381 West Madison St., Chicago, Ill. PRINCIPAL OFFICE and Manufactories, Middletown, Conn.

Bulletin des Annonces.

Le PORTRAIT de Mgr. CONROY,

Délégué Apostolique en Amérique, est en vente aux Bureaux du *Foyer Domestique*, à raison de \$1.00 par copie, ou \$8.00 par 12 copies.

EN VOIE DE PUBLICATION.

HISTOIRE DES PRINCIPALES INSTITUTIONS CHARITABLES DU CANADA,

Depuis leur Fondation jusqu'à nos jours

Cet Ouvrage, dont la 1ère Livraison vient de paraître, devra former Cinq Volumes, illustrés de *Portraits, Gravures, Plans*, etc., et sera publié en VINGT LIVRAISONS de 150 pages chacune, à raison de \$1 par chaque Livraison, les frais de poste compris. Quatre Livraisons formeront un volume d'environ 600 pages.

La 1ère Livraison est maintenant en vente. On prie les personnes désireuses d'encourager cet Ouvrage à acheter de suite cette 1ère Livraison, car le tirage, à l'avenir, sera proportionné au chiffre des Souscripteurs acquis par la vente du Cahier actuellement en vente.

S'adresser par lettre à

STANISLAS DRAPEAU,

Bureaux du *Foyer Domestique*, Ottawa.

NEUVIÈME ANNÉE.

LA GAZETTE DES FAMILLES, PARAISSANT LES 1er et 15 du Mois. \$1 par an.

Revue Religieuse, Littéraire et Agricole.

Recommandée par: NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Cette REVUE, spécialement destinée aux Familles, paraît les 1er et 15 de chaque mois, par Cahier de SEIZE pages, double colonne, formant à la fin de l'année un magnifique volume de 333 pages de matières choisies et propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT.—Canada.....\$1.00 par année, payable d'avance.
Etats-Unis..... 1.10 do do
Europe.....1.50 do do

On s'abonne chez tous les Maîtres de Poste, et aussi par lettre adressée à Mr. l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, à Ottawa.

— Nous sommes en mesure de fournir aux nouveaux abonnés tous les numéros parus durant l'année de 1877, à raison de \$1

Imprimerie du FOYER DOMESTIQUE

On exécute à cette Imprimerie toutes sortes d'impressions de luxe et de goût, avec promptitude et à bas prix.

S'adresser à

ALBERT PAGE,

Fermier des Impressions de l'Imprimerie du *Foyer Domestique*.